

Philippe Sollers, écrivain à Identités Rapprochées Multiples

C'est au dernier étage d'un immeuble situé sur le boulevard de Port-Royal, à quelques encablures de La Closerie des Lilas et avec vue imprenable sur le Val-de-Grâce, que l'écrivain rédige papiers, romans et chroniques.



L'ascenseur exigu s'élève lentement jusqu'au dernier étage de l'immeuble, boulevard de Port-Royal. «C'est la vie d'un dinosaure que vous venez voir», lance l'homme à l'œil espiègle qui ouvre la porte. Poser son manteau n'est pas aisé dans cette première pièce dont le sol est entièrement recouvert de hautes piles de ses nombreux livres. Les éditions de poche y côtoient les multiples traductions. Telle la version américaine de *Femmes* (1983, Folio). L'épais *Women* dont la couverture reproduit les mots de son ami Philip Roth. «*Anybody out for a good time should read Philippe Sollers*», préconise celui qui s'est amusé à le mettre en scène dans *Opération Shylock*. L'intéressé, lui, a la pudeur de se reconnaître «*too French*» pour les lecteurs américains!

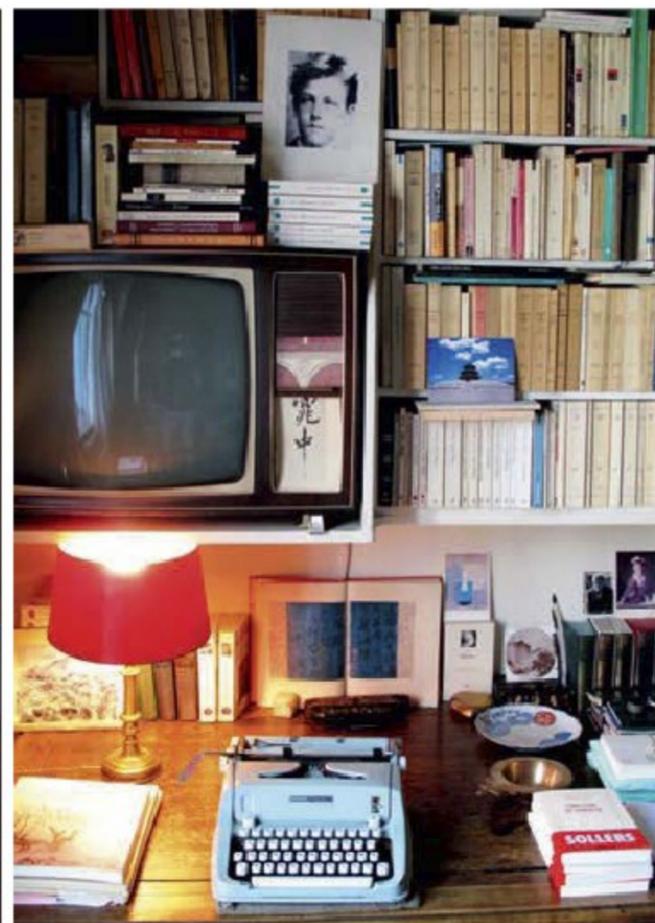
L'auteur du *Parc* (1961, Points) occupe les lieux depuis 1963. De la fenêtre, il peut apercevoir la cou-

pole du Val-de-Grâce; il recommande vivement d'aller s'y promener. Sollers dit qu'il préfère ne pas habiter là où il travaille. Qu'il se rend ici chaque matin par le bus 83, arrive le plus tôt possible. A sept heures et demi à la belle saison, un peu plus tard en hiver, afin de «rentrer dans un certain silence». La bibliothèque vitrée du salon qui sert de bureau est ornée d'un portrait en noir et blanc représentant James Joyce. Une somptueuse photographie prise et offerte par Gisèle Freund. A l'intérieur, outre des livres d'art, on repère le premier numéro de la revue trimestrielle *L'Infini*, daté hiver 1983. Laquelle, fabriquée, distribuée et diffusée par Gallimard, sort immanquablement depuis sans l'aide de la publicité. «C'est un peu *La lettre volée*», plaisante son directeur qui boucle le numéro 113.

Ce «fanatique du papier imprimé» attire votre attention sur un imposant *Dictionnaire Ricci* franco-

Dans la première pièce de son appartement de travail, le sol est entièrement jonché des œuvres de l'écrivain. Philippe Sollers préfère séparer vies privée et professionnelle.

★★★ *Trésor d'amour* par Philippe Sollers, 214 p., Gallimard, 17,90 €



Dans son bureau, une vieille machine à écrire Hermes Media 3. Philippe Sollers la préfère à l'ordinateur.

Ci-contre, un de ses ouvrages traduits en chinois. L'écrivain affectionne particulièrement ce pays.

Ci-dessous, le Brane-Cantenac, un margaux pour lequel il avoue une grande faiblesse.

chinois « envoyé aimablement par les jésuites de Taipei ». Un outil idéal pour apprendre le chinois, « si l'on dispose de plusieurs vies ». Sollers, on le sait, fourmille d'activités. Il y a l'écrivain, l'éditeur, le chroniqueur dont les articles paraissent dans *Le Journal du Dimanche* et *Le Nouvel Observateur*. On peut s'y perdre, ironise-t-il en évoquant ses IRM : ses « Identités Rapprochées Multiples » ! Ses textes, il continue de les taper sur une antique machine à écrire Hermes Media 3. Modèle que l'on trouve en effet sur sa table de travail. Juste au-dessous d'un poste de télévision des années soixante ou soixante-dix, laissé là pour signifier « le grand jadis » !

Pas question d'utiliser le moindre ordinateur, il a la chance de se « faire saisir » et ne veut « surtout rien voir ». Puisque, selon lui, « écrire c'est entendre ». Dans son fume-cigarette, Sollers glisse régulièrement une Camel sans filtre et s'assure auprès du discret photographe de *Lire* qu'elle ne sera pas censurée !

Il déjeune le moins possible en ville, sauf lorsqu'il se rend à La Closerie des Lilas située à deux pas. A quatorze heures, direction Gallimard pour ren-

contrer les auteurs qu'il publie dans la collection L'Infini à raison de cinq titres par an – Sollers recommande le dernier en date, *Double* de Valentin Retz, qu'il trouve « drôle et caustique » –, faire le tri dans les manuscrits. « C'est vite vu », indique-t-il.

En fin de journée, à l'heure du J & B dont quelques bouteilles vides stationnent près du



canapé, il s'accorde une pause au Montalembert. L'hôtel chic a supplanté le mythique bar du Pont-Royal où il écoutait Michel Leiris et Francis Bacon « parler de sorcières ». Puis retour chez lui pour le dîner. « Le vin m'attend », explique le Bordelais qui avoue une faiblesse pour un margaux, le Brane-Cantenac.

Philippe Sollers se considère comme un romancier, « ce qui ne m'est pas souvent accordé » ! Adepte de la « fiction continue », il s'inscrit dans la tradition du roman philosophique français qu'il juge « grandiose ». De ses livres, il préfère toujours le plus récent.

Trésor d'amour, qui manqua de s'intituler « Delta », l'a occupé pendant deux ans et lui semble « plutôt bien composé ».

On y suivra à Venise un écrivain – qui lui ressemble fort – épris d'une beauté brune aux yeux noirs. Son « amie de cœur », son « enfant vénitienne », sa « sœur ». Elle s'appelle Minna Viscontini, a publié en italien un brillant petit essai sur les *Souvenirs d'égotisme* de Marie-Henri Beyle, devenu célèbre sous le nom de Stendhal.

Un génie de la littérature française dont Sollers a tout relu pour l'occasion, à nouveau frappé par son style, « un français à son plus haut niveau ». Au fil d'un texte qui mélange habilement romance, promenade littéraire et critique sociale acide, il en profite pour brocarder un XXI^e siècle réduit à survivre entre « l'argent exhibitionniste et le tourbillon des médias ». Philippe Sollers écrit tous les jours, « impavidement ». Son prochain roman est déjà en chantier. On apprendra juste que les héros en seront Manet et Picasso. « Si l'on a la première phrase, le reste suit », conclut le maestro.

Alexandre Fillon

Photographies : Franck Courtès pour *Lire*

